



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 4 (2010) - L'Équatorianité en question(s)

« El ecuatañol » de Iván Carrasco, physionomie du migrant équatorien en Espagne : à la frontière du néant identitaire?

Caroline LABATUT

www.hisal.org | 04-2010

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/Labatut2010-1>

**« El ecuatañol » de Iván Carrasco,
physionomie du migrant équatorien en Espagne :
à la frontière du néant identitaire?**

Caroline Labatut*

J'ai choisi ce thème - tout aussi porteur en civilisation qu'en littérature - de la migration équatorienne en Espagne afin d'appréhender, de la réalité à la fiction, ce champ d'étude qui est, comme chacun sait, foisonnant et en mouvement constant.

Ce libellé palimpseste qu'est devenue l'immigration (en ce qui nous concerne, équatorienne) embrasse une multitude d'informations et présente différentes épaisseurs qui font débat. Pêle-mêle, d'abord, les chiffres sont très nombreux. Citons par exemple *los Boletines estadísticos de Extranjería e Inmigración* que l'Observatoire Permanent de l'Immigration a mis en place en Espagne. Vingt bulletins numériques ont été édités à ce jour, et ce, de manière trimestrielle. Le numéro 19, pour n'en citer qu'un, est consacré aux « principales características de los extranjeros residentes en España ». Il recense 421 527 équatoriens au 31 décembre 2008 en Espagne « con certificado de registro o tarjeta de residencia »¹.

* Université de Perpignan Via Domitia, UPVD

¹ Le n°10 paru en décembre 2006 et intitulé « Nacionalidades más numerosas según comunidad autónoma y provincia » plaçait l'Équateur « en segunda nacionalidad más numerosa » entre Maroc et Colombie avec 357.065 Équatoriens sur le territoire espagnol. Aujourd'hui, el Instituto Nacional de Estadística (INE) signale un déclin et place l'Équateur en troisième position derrière la Roumanie (796.576), le Maroc (710.401) et la Colombie (292.971). D'autres chiffres émanant du Gouvernement espagnol figurent dans une des publications en ligne de la Secretaría Nacional de Inmigración y Emigración (dont la secrétaire actuelle est Consuelo Rumí Ibañez) : Emilio José GOMEZ CIRIANO, Andrés TOMOS CUBILLO, Colectivo IOÉ, « Ecuatorianos en España, una aproximación sociológica » (n° 15). Ce travail apporte aussi bien une vision d'ensemble que détaillée de l'immigration équatorienne en Espagne, des années 1990 à nos jours, en proposant, par exemple, un ordre décroissant des huit provinces comptant le plus d'Équatoriens en 2006 : Madrid, Barcelone, Murcie, Valence, Alicante, Navarre, Baléares, Saragosse ; ou en se focalisant sur le cas de Barcelone, toujours à titre d'exemple, pour y recenser 77.773 Équatoriens (toujours en 2006) sur 5.309.404 habitants, dont 76.759 nés en Équateur. Le Gouvernement équatorien s'attache aussi aux chiffres. Nous pensons au site de référence www.ecuadorencifras.com,

Une grande importance est également attribuée au volet d'études sociologiques sur ce qu'il est d'usage d'appeler « les stratégies de sociabilité des immigrés équatoriens » avec les structures associatives ou les espaces urbains de socialisation, comme les parcs madrilènes, qui font souvent l'objet de travaux de recherche². Il faut ensuite prendre en compte tout un volet pratique. Nous pensons par exemple à la SENAMI (*Secretaría Nacional del Migrante*) dont dispose le gouvernement équatorien³. La SENAMI développe actuellement une campagne internationale intitulée « Todos somos migrantes » dont le slogan est : « ¡Pensemos en la migración como un hecho trascendente y positivo! » afin de contrecarrer une tendance inverse qui prendrait de l'ampleur. Nous pensons aussi à la presse équatorienne et espagnole, aux faits divers et aux affaires de mœurs, souvent violents, qu'elles relayent. Sans oublier toutes les productions culturelles⁴.

De plus, l'immigration est un sujet extensible qui peut se focaliser sur l'individu ou s'élargir à une dimension continentale ou internationale. Rappelons qu'en septembre a eu lieu à Quito la IX^e conférence sud-américaine sur les migrations qui s'est soldée par la Déclaration de Quito en vingt et un points afin de réaffirmer : « la importancia de la movilidad de las personas como un hecho consustancial al ser humano »⁵.

On peut donc dire que ce champ d'étude mobilise différents terrains d'action : politique, sociologique, culturel, économique, etc. qui font bloc contre les intolérances, les xénophobies, les racismes et les discriminations puisque l'intégration des

ainsi qu'à l'INEC (Instituto Nacional de Estadísticas y Censos). Citons un exemple chiffré que fournit l'INEC, encore une fois parmi tant d'autres : 174.120, correspondant au nombre de « salidas de ecuatorianos a Europa en 2008 ».

² Paolo GARCÍA, « Argentins et Équatoriens à Madrid : deux modes de reconstruction sociale dans un contexte migratoire », *Les cahiers ALHIM Amérique Latine Histoire et Mémoire*, n° 12, 2006. En ce qui concerne le nombre d'associations, il est élevé, et il existe une Federación Nacional de Asociaciones de Ecuatorianos en España (FENADEE).

³ La SENAMI a été créée par Rafael Correa Delgado, Président de la République, en mars 2007, « considerando que [...] el Estado procurará proteger a los ecuatorianos que se encuentren en el extranjero [...] que el problema migratorio debe considerarse como política de Estado [...] que existe la necesidad de crear una dependencia estatal dirigida por migrantes para atención y protección de la población migrante y todos los ecuatorianos en el exterior », sur la base de huit articles à la croisée de plusieurs ministères : Relaciones Extranjeras, Comercio e Integración, Economía y Finanzas. Elle opère comme une plateforme. Ses principaux objectifs sont les suivants : « protección y desarrollo del migrante, promover y coordinar la ejecución de las políticas migratorias ». (Cf. www.migranteecuadoriano.org).

⁴ Pour ce qui est de la littérature équatorienne en particulier, on ne peut pas encore parler d'une mouvance littéraire qui traiterait quasi exclusivement du phénomène des migrations depuis l'Équateur. Nous ne trouvons que quelques textes littéraires épars *de et sur* la migration. L'œuvre la plus représentative reste sans aucun doute *La dama es una trampa* de Galo GALARZA, *Testimonio-relato* (Quito, Eskeletra, 1996) sur l'expérience de l'immigration des Équatoriens aux États-Unis.

⁵ Le dictionnaire de la *Real Academia Española* définit *consustancial* de la sorte : « que es de la misma sustancia, naturaleza indivisible y esencia que otro ». La version intégrale de la Déclaration est consultable sur : www.elciudadano.gov.ec.

Équatoriens, ici en Espagne, pose problème. Et au-delà, la migration équatorienne met directement en branle la question des Droits de l'Homme.

La migration s'inscrit dans une logique de représentation culturelle et identitaire, de soi et de l'autre. Elle est à ce titre partagée entre réalité(s) et imaginaire(s) individuels et collectifs. C'est pour ses variantes que ce sujet suscite, de l'Équateur à l'Espagne, l'intérêt des scientifiques comme des littéraires. Iván Carrasco, peintre, écrivain et migrant équatorien originaire de Cuenca résidant près de Barcelone, confère une dimension originale à l'immigration équatorienne en Espagne. Il en fait certes un motif littéraire empreint de réalisme social et de questionnements identitaires en donnant un visage à cette immigration équatorienne, mais surtout, il nomme et donc fait exister une facette de l'équatorianité d'aujourd'hui qui est pour lui « l'ecuatañolité ». Il invente *el ecuatañol* et en fait une évidence.

El ecuatañol donne son nom à une nouvelle d'Iván Carrasco parue en 2005 qui fait état des péripéties vécues par un migrant équatorien anonyme et solitaire aux portes de l'Espagne⁶. Le tout écrit à la première personne et au passé : tel un témoignage biographique, rétrospectif. Dans la nouvelle éponyme, *el ecuatañol* arrive à la frontière espagnole et se trouve immédiatement confronté à un contrôle d'identité qui le stoppe. Au terme de cet arrêt sur image à huis-clos qui oppose, face à face, *el ecuatañol* aux *guardias*, le protagoniste n'acquiert d'autre place dans la société espagnole que celle de la rue, c'est-à-dire l'espace public, où être migrant s'affiche comme une expérience collective et une distinction. Avec, pour nouvelle identité, celle de statue vivante.

Allégorie du sans-papier, il sera un automate, à l'instar de ces personnages hauts en couleurs qui peuplent les *Ramblas* de Barcelone. Voilà la décision-couperet que finissent par adopter les représentants de cette bureaucratie espagnole en mal de résolutions chez Iván Carrasco. Sous prétexte que l'identité de ce ressortissant équatorien ne figure pas sur leur écran d'ordinateur, ce dernier n'a pas droit de cité. Il est en situation irrégulière, sans-papiers.

Iván Carrasco, adepte du tragicomique, joue avec les mots : *ecuatañol*, *burrocracia* avec deux r et ses âneries, statut avec un t et statue avec un e (avec le duo *estatuto/estatua*). À mi-chemin entre fantaisie littéraire et chronique sociale, il nous invite à réfléchir sur une équatorianité exportée, émigrée, exilée, qui a le visage d'un *don Nadie* érigé au rang de statue.

⁶ Iván CARRASCO, « El ecuatañol » in *Nudos de letras*, Barcelona, Casa de la Cultura Ecuatoriana Núcleo de Catalunya, 2005, pp. 127-131.

Le titre évocateur de ce personnage mi-équatorien mi-espagnol est intéressant à plusieurs égards mais, bien évidemment, surtout du point de vue de la bivalence identitaire qu'il sous-tend. Avec le néologisme *ecuatañol*, la question du métissage comme sceau historique de l'identité équatorienne s'actualise. On passe d'une réalité coloniale qui dès le XVI^e siècle a nommé et répertorié les différents degrés de métissage, par exemple suivant le principe : espagnol + indienne = métis (ou métis + espagnole = *cuarterón*, *castizo*, etc.) à une sorte de terminologie actuelle qui lui fait écho. Or, dans les années 2000, le terme *ecuatañol* n'associe plus deux « races », deux « sangs mêlés » mais deux nationalités : équatorienne + espagnole. Aussi, le XVI^e siècle a-t-il amorcé cinq cents ans d'identité équatorienne complexe et, chez Iván Carrasco, complexée. Car, avec le terme *ecuatañol*, l'auteur côtoie le Miguel Donoso du très connu *Ecuador identidad o esquizofrenia*⁷ dans la mesure où ce terme *ecuatañol* nous projette toujours dans une identité schizophrène : double pour certains, moitié-moitié pour d'autres, mais non exclusivement équatorienne.

Par conséquent, apparaît en corollaire l'importance de la notion de frontière qui, par définition, unit et sépare à la fois, comme le métissage qui peut être vu ou vécu comme un syncrétisme ou une désunion. La frontière est présente dans la nouvelle dès l'exergue avec le proverbe africain : « El sol pasa las fronteras sin que nadie le detenga »⁸. Annonce oxymorique puisqu'en ce qui le concerne *el ecuatañol*, à l'inverse, « no pasa las fronteras y siempre hay alguien para detenerle ». De plus, *el ecuatañol* est avant tout chez Iván Carrasco un individu en perpétuel équilibre sur de multiples frontières, géographiques, identitaires, statutaires, qui ne sont autres (au début de la nouvelle et pour le narrateur) que « meros artificios, cosas de quita y pon, imposturas »⁹.

La nouvelle commence *in medias res*, la première phrase fonctionnant comme une immersion : « En un principio me sentí absolutamente libre. Había nacido en un país que hoy por fin ya no existía »¹⁰. L'immigration apparaît comme une franche rupture et une libération. Libération associée à une perte de mémoire de la part du migrant, un oubli de soi. Elle va à contre-courant de l'écriture de Ramiro Oviedo dans son œuvre *Esquifrenia* où, depuis la France, la voix poétique s'adresse à son *alter ego* c'est-à-dire à son pays, l'Équateur, et à sa capitale, en lui disant « yo soy animalmente tu hijo »¹¹ pour raviver depuis l'exil une sorte de cordon ombilical imaginaire et de survie. En effet, nous sommes là *a contrario* au point de départ d'une nouvelle existence. Elle annule la précédente et fissure l'identité. Il s'agit d'une re-naissance et d'un changement de Terre-Mère.

⁷ Miguel DONOSO PAREJA, *Ecuador: identidad o esquizofrenia*, Quito, Eskeletra, 2000.

⁸ Iván CARRASCO, *op. cit.*, p. 127.

⁹ *Idem.*

¹⁰ *Idem.*

¹¹ Ramiro OVIEDO, « Frenia » in *Esquifrenia*, Quito, Eskeletra, 2000.

Deuxièmement, cette nouvelle vie s'apparente chez Iván Carrasco à un parcours initiatique bardé de frontières au terme duquel va se sceller la nouvelle identité de l'*ecuatañol* qui va décliner, rappelons-le, d'être vivant à statue vivante.

Avant cela, l'*ecuatañol* voit très rapidement sa position de privilégié (liée à un contexte de nouveauté et de découverte) laisser place à un « floutage » progressif de la situation, allant de pair avec une prise de conscience et même une perte d'illusions. Effectivement, le protagoniste se trouve « en busca de este mundo libre que me habían prometido »¹² mais « a poco vinieron los problemas »¹³. L'espace vital du migrant, cette Terre Promise en somme, est progressivement saturée par les contraintes administratives à répétition. Il n'a qu'un visa et il s'agit, dit-il, de :

un documento obsoleto, un número caduco. Todo lo que llevaba como identificación era transitorio, provisional, efímero [...] inadmisibile en una sociedad en la que uno es lo que dice el papel oficial actualizado y confirma un ágil y ultramoderno ordenador.¹⁴

Iván Carrasco éperonne au passage la dite *burrocracia* avec deux r. Il s'agit là d'un clin d'œil orthographique à la Catalogne dont l'âne (*burro*) est l'emblème écologique et politique. Dans le secteur de l'élevage, l'âne catalan est considéré comme un améliorateur de race. Chacun jugera dans ce cas de la comparaison avec les représentants de l'appareil administratif espagnol face au migrant équatorien. Plus symboliquement, l'âne a été adopté comme emblème par des catalans revendiquant leur entêtement et s'érigeant contre le centralisme et l'uniformisation politique en Espagne. Par conséquent, nous voyons bien ici que l'allusion à l'emblématique *burro catalá* ajoute au sceau tragicomique avec lequel Iván Carrasco signe sa nouvelle, et ce, grâce à une seule lettre supplémentaire au mot *burocracia*.

Si nous avons dit plus tôt qu'elle fonctionnait comme une chronique, « El ecuatañol » est une nouvelle qui frise aussi le libelle, en ce sens que la plume de Iván Carrasco est volontairement mordante, satirique et diffamatoire à l'égard des autorités espagnoles et de l'exercice de leur pouvoir en particulier. De surcroît, le narrateur de Iván Carrasco, *el ecuatañol*, met en lumière diverses dichotomies qui en attestent également : croire « en la promesa de un mundo libre »¹⁵ puis prendre conscience de la duperie dont il est lui-même la victime ; ou avoir été *ALGUIEN* jusqu'alors, puis devenir *NADIE*.

¹² Iván CARRASCO, *op. cit.*, p. 128.

¹³ *Idem.*

¹⁴ *Idem.* Ajoutons que depuis Août 2003, les Équatoriens doivent avoir un *visado de estancia* pour entrer en Espagne et autres pays de l'U.E. Cf *Revista jurídica de Extranjería* (REICAZ) n°15 sur www.reicaz.es

¹⁵ *Ibidem*, p. 128.

C'est sur ce paradoxe de la migration que s'amorce une confrontation migrant/bureaucratie dans le microcosme étouffant d'un bureau, triviale réduction de la Terre Promise. Les problèmes administratifs, parce que l'identité de *l'ecuatañol* n'apparaît sur aucun ordinateur, glissent simultanément vers des problèmes identitaires, puisque l'existence du migrant se trouve réduite au sésame des papiers d'identité. La situation prend la tournure d'un choc culturel, faisant nouvellement écho aux siècles de la Découverte et de la Conquête : « Tú no eres nadie. Deseando hacirme desaparecer. Fulminarme »¹⁶.

L'humanité du personnage de *l'ecuatañol* s'érode, il n'est plus qu'un intrus, un étranger montré du doigt. Plus les agents perdent leur sang froid face à une situation inextricable à laquelle ils ne trouvent pas d'issue, plus leur sens de la hiérarchie s'en trouve, de fait, entamé : « ¿Cómo podía ser que un Don Nadie les hiciese perder el tiempo de aquella manera? »¹⁷. D'un point de vue narratologique, *el ecuatañol*, quant à lui, perd de sa consistance et de sa hauteur de personnage. À cet égard, rappelons la force des verbes utilisés : me faire disparaître et fulminer (c'est-à-dire me réduire à néant, me foudroyer).

L'incompréhension désespérée du narrateur est relayée par les jeux de regards qui rythment une scène glacée par le ton inquisiteur des interrogatoires. S'imposent en parallèle les yeux écarquillés du migrant face à l'agent (« un degenerado »¹⁸), et face au loufoque de la situation, qui s'apparente à une farce mêlant stupeur et espérance, comme les deux faces d'une même médaille à ce stade du récit. Cette stupéfaction actualise également, malgré un grand écart temporel, la prééminence de la stupéfaction dans les chroniques de la Découverte. Ici, dans un jeu de miroir où découverte et nouveau monde perdent leurs majuscules, l'étonnement visuel de *l'ecuatañol* va *crescendo*, et surtout de mal en pis.

Tenus en haleine, nous apprenons l'origine de *el ecuatañol* : *el Tahuantinsuyo*. Et, dès lors, le fossé se creuse de plus en plus avec les *guardias*. Comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, il est possible d'établir dans la nouvelle de Iván Carrasco, un pont identitaire entre passé et présent ; ici, entre « ultramodernité » (Iván Carrasco parle de « ultramoderno ordenador »¹⁹) et « ultrapassé » avec *el Tahuantinsuyo*. Le migrant équatorien, issu tout droit d'un autre temps, celui de l'Empire Inca, et transposé au XXI^e siècle en Espagne, s'apparente à une présence spectrale et éthérée, voire transparente. Il est en un seul et même personnage l'invisible et l'indicible identité ; il est *ecuatañol* :

¹⁶ *Idem*.

¹⁷ *Ibidem*, p. 129.

¹⁸ *Idem*.

¹⁹ *Ibidem*, p. 128.

Era un problema atípico, una existencia que no podía existir pero que estaba ahí, enfrente suyo. Me veían, me oían, e incluso me podían palpar. Creo que era lo que más les aterraba porque ¿se puede tocar a lo inexistente ? Su ordenador lo decía claramente : Yo no existo ni puedo ni debo existir.²⁰

Et ses interlocuteurs de conclure : « Mira chico, tú no eres nadie te lo volvemos a repetir. Por lo tanto no puedes ni avanzar ni retroceder »²¹.

Au-delà de l'infantilisation dont il est l'objet, *el ecuatoriano* est comme une proie, pris au piège. On retrouve cette corrélation entre immigration et piège dans d'autres témoignages de migrants, réels ou fictionnels. Nous pensons tout particulièrement à l'œuvre d'un des contemporains d'Iván Carrasco, Galo Galarza. Avec *La Dama es una trampa*²² publié en 2000, il est l'auteur d'un *Testimonio-relato* sur le phénomène de la migration équatorienne, cette fois en masse et aux États-Unis. *La dama*, ici New York, là une ville d'Espagne proche de Barcelone, est donc un piège. Chez ces deux auteurs qui écrivent la migration équatorienne comme une expérience individuelle ou une évasion collective, l'idéal de liberté initial laisse place à un constat d'aliénation qui équivaut à passer derrière le miroir, de migrant à immigré, et à y être piégé.

Cette prise de conscience désenchantée nous rappelle ce qu'écrivait Jorge Enrique Adoum dans *Ecuador: Señas Particulares* : « La búsqueda de su identidad por parte de un pueblo, ocurre tras una colonización [...] algo que yo había descrito con la imagen del hijo del carbonero que se mira por primera vez en el espejo tras haberse lavado la cara »²³.

D'où le parallélisme que nous établissons en permanence entre la période de la Découverte, puis de la Colonisation, et la période beaucoup plus actuelle des phénomènes d'exils équatoriens vers l'Europe, les USA et le Canada principalement, car être colonisé hier ou exilé aujourd'hui revient, selon nous, à migrer dans son identité : entre *ego* et *alter ego* (c'est-à-dire l'autre que je deviens subitement et qui remplace le précédent). Ou encore, à recevoir une nouvelle identité, un faux visage.

Juan Valdano, dans son ouvrage *Identidad y formas de lo ecuatoriano*, parle à ce propos de « dos máscaras y una misma mueca »²⁴. Cette expression nous paraît être la plus adéquate pour définir ce qu'est finalement être *ecuatoriano* dans la nouvelle de Iván Carrasco : « dos máscaras y una misma mueca ». Revenons à la nouvelle. Les agents poursuivent :

²⁰ *Ibidem*, p. 129.

²¹ *Ibidem*, p. 130.

²² Galo GALARZA, *op. cit.*

²³ Jorge Enrique ADOUM, *Ecuador: Señas Particulares*, Quito, Eskeletra, 2000, pp. 27-28.

²⁴ Juan VALDANO, *Identidad y formas de lo ecuatoriano*, Quito, Eskeletra, 2005, p. 120.

Lo mejor es que te conviertas en una estatua semejante a la de las Ramblas. Esos pobrecillos que se están horas y horas inmóviles por las cuatro perras que les echan. Tú serás la estatua del indocumentado. Te estarás aquí, entre frontera y frontera, como ejemplo de lo que no debe ser.²⁵

Ces mots sont violents et cyniques. De fait, le caractère tragicomique de l'avenir du migrant devient dramatique, car synonyme de réification et, au-delà, de « néantisation »²⁶. Ce terme de néantisation propre à Sartre, utilisé plus récemment par Césaire, Chamoiseau et Glissant, entre autres penseurs, peut être repris dans le contexte littéraire que nous propose Iván Carrasco avec « El ecuatañol », dans la mesure où l'existence de l'immigré équatorien est d'abord dominée puis comme absorbée en une implacable logique nihiliste : « Yo no existo ni puedo ni debo existir »²⁷.

L'*ecuatañol* lui-même s'en fait le narrateur dans une sorte de « visión de los vencidos »²⁸ des temps modernes. Plus que d'une acculturation, il s'agit d'une volonté de la part de cette bureaucratie de le réduire à rien, si ce n'est à un sombre élément du décor populaire, en filiation avec les *Ramblas* de Barcelone. Mais, ironie du sort et nouveau paradoxe, ce lieu cosmopolite et bigarré du centre névralgique de Barcelone (les Ramblas) devient un espace-modèle de marginalité. D'autant que les statues vivantes présentes le long des Ramblas croulent sous le poids symbolique de la colonne Christophe Colomb, haute de plus de soixante mètres *elle*, représentant, à la pointe des Ramblas, l'explorateur doigt pointé vers la mer. Promiscuité insolite ou ironique invitation au voyage ?

Pour sûr, l'anecdote littéraire de Iván Carrasco (faire de l'*ecuatañol* une statue vivante comme celles des Ramblas) s'apparente à l'esthétique ubuesque qu'a bâtie Valle Inclán, « el más americano de los españoles »²⁹ avec *l'esperpento*, où le tiraillement entre grotesque et réalisme accentue le sceau cinglant de l'écriture ; et accroît ici, en négatif, l'inanité de l'*ecuatañol*. Il devient un mendiant sous couvert carnavalesque

²⁵ Iván CARRASCO, *op. cit.*, p. 130.

²⁶ Dans l'ensemble de son œuvre et en particulier dans *L'être et le Néant*, Jean-Paul Sartre théorise la néantisation avec une signification toujours positive. « La néantisation de l'en-soi en pour-soi » signifie rejeter dans le néant tout ce qui ne correspondait pas à sa « visée ». Chez Sartre, la néantisation est au fondement de la liberté : « Nous choisir c'est nous néantiser, c'est-à-dire faire qu'un futur vienne nous annoncer ce que nous sommes, en conférant un sens à notre passé. Ainsi liberté, choix, néantisation ne font qu'une seule et même chose » (p. 543). Ici nous employons le terme « néantisation » dans son acception triviale et connotée négativement : concevoir comme non-être. Aimé Césaire a parlé en ces termes de la domination coloniale et de l'esclavage comme « néantisation du Nègre ». Cf. Patrick CHAMOISEAU, « Mondialisation, Mondialité, Pierre-Monde », www.africultures.com.

²⁷ Iván CARRASCO, *op. cit.*, p. 129.

²⁸ Miguel LEON PORTILLA, *Visión de los vencidos*, Universidad Autónoma de México, 2009 (quincuagésimo aniversario de su primera edición) ou Nathan Wachtel, *La vision des vaincus*, Gallimard, rééd. Folio, 1999. Cette œuvre, dans ses différentes versions, rend compte de la Conquête « vue par les indiens ».

²⁹ Cette expression très connue de la période moderniste de Ramón del Valle Inclán aux côtés de Rubén Darío le caractérise fréquemment pour son attachement au Mexique.

d'artiste ambulant, une statue qui se sert de son carton de vagabond comme d'un piédestal.

De plus, Iván Carrasco insiste sur la perte de dignité : « me dejaban usar el lavabo sólo a horas convenidas, y la comida... pues las sobras, me llegaban todas »³⁰. Il écrit en somme avec « El ecuatañol » une émigration équatorienne vers l'Espagne envisagée comme un cercle dantesque, une erreur fatale et irréversible. La situation est pour l'*ecuatañol* « peor que en el país que ya no existía »³¹. Il est donc trop tard. Nous retrouvons, là encore, la valeur de piège imposant la résignation à l'*ecuatañol* en attendant de mourir.

Et la phrase finale en dit long : « el polí de turno me decía: tu desayuno estatua y yo sabía que querría decir: ¿ todavía no te has muerto chico ? »³². Ce coup de grâce scelle la problématique de l'émigration équatorienne vers l'Espagne dans la dichotomie avant/après, élan vital/mort lente. L'intégration est une utopie qui laisse place *in situ* à un carnaval tragique reléguant l'*ecuatañol* au rang de pantin, dénué de sa propre identité, à la frontière du néant identitaire, car affublé du masque générique de Marge, d'immigré ; et complètement passé de sujet à objet : « Me tiraban unas monedas, yo gentilmente cambiaba de posición »³³.

En filigrane, avant d'être changé en statue de sel, car la dimension d'une malédiction est bien présente, on l'entendrait volontiers dire : « patience et longueur de temps font plus que force ni que rage »³⁴ ou bien encore « yo señor no soy malo aunque no me faltaría motivos para serlo »³⁵.

Pour conclure, nous souhaiterions insister sur le fait que le regard simultanément de Iván Carrasco sur la migration équatorienne en Espagne et sur l'équatorianité esquisse les contours d'un être à la frontière du néant identitaire ; à l'effigie d'un *Don Nadie* discriminé, marginalisé et bon à être foudroyé. Un être sans visage et sans nom propres : *el ecuatañol* (ou « la estatua del indocumentado » dépourvue de « señas particulares »³⁶), dont le portrait est brossé dans une esthétique de la Mémoire³⁷.

³⁰ Iván CARRASCO, *op. cit.*, p. 131.

³¹ *Idem.*

³² *Idem.*

³³ *Ibidem*, p. 130.

³⁴ Jean de LA FONTAINE, « Le lion et le rat » in *Fables*, Paris, Seuil, 2008.

³⁵ Fameuse première phrase de Camilo José CELA, *La familia de Pascual Duarte*, Madrid, Aldecoa, 1942.

³⁶ Pour reprendre l'expression qui a donné son titre à l'œuvre de Jorge Enrique ADOUM, *Ecuador: Señas Particulares*, *op. cit.*

En 1809, se sont ouvertes pour les Équatoriens « *Las Rutas de la libertad* ». Ici, finalement Iván Carrasco en souligne le dilemme, car deux siècles plus tard sa nouvelle commence par « en un principio me sentí absolutamente libre »³⁸ et se termine en décrivant la condition de l'*ecuatañol-nadie-estatua*, similaire à celle d'un prisonnier attendant le geôlier.

Or, en contrepoint, cette perspective littéraire pessimiste et nihiliste de l'identité dans la question de l'immigration, faisant de l'Espagne l'anti-modèle du pays d'accueil, fait place à une dynamique inverse qui ne laisse pas en suspens cette dernière question : « todavía no te has muerto chico? »³⁹. En effet, cette nouvelle écrite dans la circularité est un récit-témoignage au passé sur l'exil de l'*ecuatañol* pris en charge par l'*ecuatañol*, qui y répond non : « no todavía no me he muerto ». Il est question ici de statue vivante. Par conséquent, avec sa nouvelle, Iván Carrasco ne pétrifie dans la fatalité ni sa définition de l'*ecuatañol* ni son regard sur l'immigration équatorienne en Espagne, car il s'agit avant tout d'un processus dynamique, vivant, d'un phénomène humain et, comme nous l'avons dit, en mouvement constant. D'ailleurs, la statue vivante de l'*ecuatañol* a cet avantage de ne pas être scellée : elle est mobile et nomade comme lui. Elle erre, elle est en quête identitaire, elle lutte contre l'intolérance, mais n'a en aucun cas cessé de vivre.

Iván Carrasco lève certes le voile sur une réalité sombre de l'immigration équatorienne en Espagne aux faux airs de légende noire, où l'intégration est une utopie et la discrimination un *leitmotiv*, mais il nous invite aussi à regarder l'équatorianité (qui est pour lui « l'ecuatanolité ») comme un parcours identitaire animé et jamais figé. Après le *Tahuantinsuyo*, après une immigration équatorienne en Espagne dans les années 2000, la nouvelle de Iván Carrasco suggère avec « El ecuatañol » une ouverture vers un troisième ou un *énième* temps, qu'oriente la sagesse africaine de l'exergue : « El sol pasa las fronteras sin que nadie le detenga »⁴⁰.

A mi-chemin entre deux statuts avec un t, celui de *Don Nadie* et celui de héros moderne⁴¹, « El ecuatañol » est le titre d'une nouvelle insolite et donne son nom actuel à l'équatorianité. En effet, « l'ecuatañolité » de Iván Carrasco, née *de* et *dans* la littérature actuelle, renvoie comme une évidence à une réalité qu'elle nuance encore davantage : celle de la définition originale ET originelle de la complexe équatorianité, cette identité

³⁷ Nous parlons « d'esthétique de la mémoire » dans la mesure où l'écriture sur l'é/immigration ne peut qu'être engagée dans ce sens. Ici, on ne peut pas, à proprement parler, évoquer la lecture de la nouvelle de Iván Carrasco comme un « devoir de mémoire ». Il n'en reste pas moins que ce dernier entretient le **souvenir** littérisé d'une expérience ubuesque mais douloureuse, celle de l'*ecuatañol*, un immigré équatorien lambda parachuté en Espagne dans les années 2000.

³⁸ Iván CARRASCO, *op. cit.*, p. 127.

³⁹ *Ibidem*, p. 131.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 127.

⁴¹ Ce héros du quotidien, résistant bien que passif, devient un modèle paradigmatique des migrants auxquels cette nouvelle rend également hommage en sous-main, pour leur immigration et leur abnégation.

nationale *de la mitad*. Mais n'est-elle pas aussi, en s'exilant massivement, en marche vers une dimension globale d'identité plurielle ? Sans domicile fixe ? Cosmopolite ? Qui refuse l'existence de frontières ?

Jorge Enrique Adoum le disait : « La identidad colectiva no es algo [...] inmutable [...] que hubiéamos recibido [...] como un tatuaje que no podemos borrar, sino que se va haciendo como un autorretrato, por acumulación de rasgos o como un « collage », fatalmente incompleto »⁴². Il en va de même de l'effet final d'une nouvelle. Avec « El ecuatañol », Iván Carrasco, à double titre donc, ne tatoue rien d'indélébile.

⁴² Jorge Enrique ADOUM, *op. cit.*, p. 23.